

JOURNEES EUROPEENNES DU PATRIMOINE
Samedi 16 et Dimanche 17 septembre 2017

Le retour de deux tableaux restaurés à la Tour du Moulin

Il convient pour commencer de faire l'historique de ces deux tableaux qui, parmi d'autres, sont un dépôt de l'hôpital de Marcigny.

L'édifice de l'hôpital de Marcigny fut construit en 1695 en tant qu'Hôtel-Dieu grâce à l'amende infligée en 1618 par les échevins aux héritiers de Georges Goutaudier, bourgeois de la ville. Il leur était reproché de ne pas avoir respecté les dernières volontés de leur aïeul qui légua par testament en 1568 une rente annuelle pour les Pauvres de Dieu. En 1621, deux Sœurs Hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Dijon s'y installent dans le but de prendre soin des malades. La ville possède, sur parchemin, trois manuscrits authentiques, fort précieux, concernant la fondation de l'Hôpital :

1° Le testament de Georges Goutaudier (17 janvier 1568) ;
2° Les Lettres-Patentes de Louis XIV (16 février 1709), autorisant cette fondation ;

3° Une Bulle du Pape Clément XIII, accordant des indulgences pour les visites faites à la chapelle de l'Hôpital.

L'hôpital possédait un certain nombre d'objets précieux : apothicairerie, tableaux, meubles, etc. Comment ces œuvres étaient-elles arrivées là ? Dot des religieuses, offrandes de malades satisfaits des soins, dons de riches habitants ? Avec la modernisation de l'établissement hospitalier dans les années 60-70, il devenait urgent de mettre ces objets en lieu sûr et de veiller à leur conservation, voire à leur restauration.

oOoOo

Le premier transfert de l'hôpital au musée consista dans le transfert de l'apothicairerie en 1966-67.

D'autres objets suivirent.

Pour le portrait supposé de GG, ainsi que pour un autre tableau, une convention liant l'hôpital et le musée fut signée en mars 2000, l'inscription à l'inventaire date de 2005 (dans la demande de classement à l'Inventaire M. Durix, directeur du C.E.P., écrit : "La toile est distendue sur son cadre, et craquelée. La couche picturale est assombrie (p. ex. la perruque du personnage est peu visible)" et cependant un premier projet de restauration date – tenez-vous bien ! - de 2002. 15 ans plus tard, enfin le tableau est restauré. Dans ce tableau du XVIIème siècle, Georges Goutaudier est représenté à mi-corps en tenue de

bourgeois ou magistrat local (il était « licencié aux lois ») : rabat ou jabot en fine étoffe – soie ou lin ? -, robe en riche tissu (velours ?) à revers rouges, perruque imposante, visage sérieux. En effet au XVIIème siècle, le portrait revêt un aspect officiel, les dignitaires étant représentés avec leurs habits d'apparat, de façon stricte, mais avantageuse.

S'agit-il bien de Georges Goutaudier mort en 1568 ? L'histoire ne le dit pas. Il semble que ce tableau représente bien un homme du XVIIIème et non du XVIème et porte l'empreinte des portraits de Hyacinthe Rigaud. Un bourgeois de Marcigny a-t-il posé au XVIIIème siècle pour la réalisation d'un portrait du bienfaiteur de la ville ? Ou bien s'agit-il de quelqu'un d'autre ? A l'origine la toile était rectangulaire, mais elle

a été retailée pour entrer au XVIIIème siècle dans ce beau cadre ovale en bois doré.

Toujours est-il que le peintre a mis en valeur une expression bienveillante, ce que confirme le don que fit cet homme en faveur des pauvres de Marcigny. Les yeux regardent le visiteur avec attention, la bouche n'est pas loin d'esquisser un léger sourire accueillant.

La restauration du portrait présumé de Georges Goutaudier est en réalité une « dérestauration ». La première surprise de ce tableau réside dans son format qui était originellement rectangulaire et non pas ovale. Les

rajouts nécessaires à cette transformation ont endommagé la toile et laissé des traces visibles aux quatre coins de ce tableau datant probablement de la fin du XVIIème siècle. Une déchirure centrale a nécessité lors d'une restauration antérieure, la pose d'un « pansement » bien trop large qui a occasionné une tension assez forte pour provoquer d'autres déchirures autour de cette zone de réparation ratée. Ces déchirures visibles ont été « strapées » avec des fils de toile comme l'on aurait pu le faire pour une cicatrice humaine. Par ailleurs cette toile a été désimprégnée d'un enduit résineux posé sur l'envers et ayant considérablement rigidifié la toile. Les vernis ont été soigneusement nettoyés pour retrouver les teintes, contours et nuances de ce portrait d'une très belle facture initiale. Les lacunes du cadre (dorures, matière abîmée) ont été légèrement réparées.



En ce qui concerne la représentation de Marie-Madeleine repentante, elle fut classée au titre des MH en 1984, mais la convention qui liait le musée et l'hôpital pour un ensemble de 5 tableaux ne fut signée qu'en 2003.

Cette Sainte Marie-Madeleine ou Marie de Magdala est revendiquée par les gantiers et les parfumeurs pour être leur sainte patronne, elle l'est également pour les filles repenties, les courtisanes, les pédicures et les coiffeuses, et même parfois par les jardiniers. Pourtant ce sont les apothicaires et ensuite les pharmaciens qui lui apporteront le plus de dévotion. Selon Eugène Humbert Guitard, historien de la pharmacie du début du XX^{ème} siècle, à l'époque où se formèrent les premières corporations d'apothicaires, c'est Sainte Marie-Madeleine qui fut l'un des patrons le plus souvent choisi. Bien sûr les apothicaires avaient d'autres saints patrons, comme Saint Côme et Saint Damien, Saint Roch à Montpellier, Saint Nicolas à Paris... En tout cas, la présence de ce tableau du XVIII^{ème} siècle, à côté de l'apothicairerie de l'hôpital de Marcigny, n'a rien de surprenant.

Pourquoi autant d'artistes – de Léonard de Vinci à Caravage, de Georges de la Tour au Greco, de Fra Angelico à Maurice Denis, et tant d'autres, se sont-ils tellement intéressés à Marie-Madeleine, la Vénus chrétienne ?

Ce personnage biblique fascine depuis bien longtemps. Elle est décrite de façons différentes, mais ce qui revient sans cesse est sa magnifique chevelure rousse. Pourquoi est-elle rousse ? Pour la simple et bonne raison que la rousseur chez une femme est un symbole de passion, de fougue, d'érotisme. Elle apparaît dans la Bible en l'an 25. Or, il n'est nullement dit qu'elle possédait une crinière rousse. Le seul moment où l'on parle de sa chevelure est le suivant :

Jean 11:2 C'était cette Marie qui oignit de parfum le Seigneur et qui lui essuya les pieds avec ses cheveux, et c'était son frère Lazare qui était malade.

Jean 12:3 Marie, ayant pris une livre de nard pur de grand prix, oignit les pieds de Jésus, et elle lui essuya les pieds avec ses cheveux; et la maison fut remplie de l'odeur du parfum.

La rousseur de Marie-Madeleine est donc une iconographie purement volontaire. La couleur rousse fait référence de façon très claire aux pulsions sexuelles, et beaucoup de prostituées sont représentées rousses. Quoi de plus normal alors qu'une Marie-Madeleine rousse ? En effet, Marie-Madeleine fait depuis longtemps l'objet de plusieurs théories, entre autres : la relation ambiguë qu'elle aurait peut-être eue avec Jésus. La rousseur de ses cheveux lui va donc à merveille, car cette couleur reflète parfaitement le côté mystérieux qui plane autour de ce personnage biblique.

Lorsque l'on regarde avec attention l'œuvre ici restaurée, on est frappé par la douceur et la rondeur des lignes, qui mettent en valeur la beauté et la

jeunesse de MM et notre regard est happé par sa chevelure flamboyante d'un blond vénitien. La pose du personnage, pleine de grâce, souligne l'aspect charnel de cette femme : d'un geste pudique, avec son bras juvénile encore un peu potelé, comme si elle était surprise, elle cache ses seins avec ses cheveux, gracieusement représentés en belles boucles, qui ondulent sur sa carnation rosée. Son regard est mystérieux, presque fuyant, comme si elle voulait tourner la page de son passé, sa bouche vermillonnée est parfaitement dessinée, ses joues sont-elles rosées de plaisir ou de honte ? Le peintre l'a enveloppée dans un drapé précieux de couleur violette, et lui a donné certains des attributs qui permettent de l'identifier : la croix du rédempteur et la tête de mort ou « vanité », qui lui sert de lutrin pour appuyer son livre et pour nous rappeler notre humanité pécheresse et mortelle, qui ne peut être sauvée que par Dieu. A l'arrière un paysage intemporel, un peu végétalisé, un coin de ciel, une colline, pour représenter le désert où elle fuit pour se faire pardonner ses péchés.

Cette œuvre délicate, bien datée du XVIII^{ème} siècle, mais anonyme elle aussi, bénéficie également d'un beau cadre en bois doré de la même époque.



La restauration du portrait de sainte Marie-Madeleine a nécessité une réfection minutieuse du châssis de la toile, lourdement endommagé par l'invasion de vrillettes, des insectes redoutables pour le bois.

Vraisemblablement touchée par un dégât des eaux, cette œuvre du XVI^{ème} siècle avait légèrement gondolé dans sa partie inférieure comme en témoignaient l'usure des couches picturales en bas du portrait. Il a donc fallu défaire le châssis afin de retendre la toile, rafraîchie par un nettoyage et un allègement de couches de vernis. Le cadre précédemment restauré avec une

cire résineuse reste très fragilisé par l'invasion des vrillettes. Malheureusement, l'obstruction des galeries creusées par ces insectes avec cette cire n'a pas permis un traitement en profondeur du cadre. Il a néanmoins été minutieusement nettoyé afin de retrouver son éclat initial.

Pour restaurer des deux tableaux – pour un montant total de 6200 euros, la DRAC nous a octroyé une subvention de 2669 euros. Et le reste soit environ 3530 euros a été financé par les Amis des Arts, qui ont lancé une souscription en fin 2016. Les fonds récoltés soit environ 2500 euros ont bien soulagé le budget de l'association. Nous sommes ici pour remercier tous ceux qui ont bien voulu participer à cette noble cause patrimoniale. Il reste encore environ 1000 euros à trouver. Sans compter les prochaines restaurations pour lesquelles nous ferons encore appel à leur générosité. Et pour commencer la sublime statue de St-Georges terrassant le dragon, qui est exposée au 1^{er} étage.

